

CHAPITRE IV.

QUAND on apprit, par le retour du général Corbineau, que le gué de Studzianka était praticable, ce point fut celui désigné pour le passage. On en avait reconnu deux autres. Il s'agissait donc de tromper et de déplacer l'ennemi. « La » force n'y pouvait rien; on essaya la ruse. » (P. 336 [237].) Ces paroles feraient croire que l'auteur ignore comment on passe une rivière de vive force. Certes, avec l'artillerie considérable que nous avions (celle de la garde était encore entière), et protégés comme nous l'étions par l'élévation de la rive que nous occupions à Studzianka, l'artillerie russe de la rive opposée eût été foudroyée en quelques instans; le passage se fût également opéré, mais avec une perte que l'empereur voulait éviter. S'il fit des démonstrations sur plusieurs points, ce fut principalement pour obliger Titchakoff à se diviser, et pour que les premières troupes qui passeraient ne fussent pas attaquées par toute l'armée russe réunie.

Ce passage eût commencé dès le 24, si les chevalets pour le pont que le maréchal Oudinot devait faire établir, et dont la construction avait été confiée au colonel d'artillerie Lafont, eussent été faits convenablement. Malheureusement, on apporta dans cette importante construction une telle négligence, que le général Éblé fut obligé de faire brûler ces chevalets et d'en faire construire de nouveaux le 25. A entendre M. de Ségur, l'empereur n'avait pris

aucune mesure de prévoyance relativement à l'établissement des ponts. Cependant, ce fut lui qui, à Orcha, donna ordre de prendre dans les deux équipages de pont, qui se trouvaient dans cette ville, tous les outils, forges, ustensiles, fers, charbon, etc., dont on pouvait avoir besoin pour la construction de ponts de chevalets. Ce matériel était parfaitement attelé. L'équipage de pont, ainsi que nous l'avons déjà dit, avait fourni à Orcha des chevaux pour atteler plusieurs batteries. Le général Éblé avait avec lui sept compagnies de pontonniers, fortes de quatre cents hommes, excellens soldats qui avaient tous conservé leurs fusils.

Ce ne furent point des sapeurs qui se mirent dans l'eau à travers les glaçons que charriait la Bérésina, mais bien des pontonniers. Les sapeurs furent employés seulement à la construction des chevalets.

« Dans cette circonstance, l'hiver se montra plus russe » que les Russes eux-mêmes; ceux-ci manquèrent à leur » saison, qui ne leur manquait pas. » (Page 338 [239].) Nous répéterons ce que nous avons déjà dit, que les Russes, eussent-ils été aussi russes que l'hiver, n'auraient pu nous empêcher de passer. Une rivière de cinquante-quatre toises de large, et dont la profondeur n'est que de six pieds, n'est pas un obstacle insurmontable pour une armée qui occupe la rive la plus élevée, et qui peut la garnir d'une nombreuse artillerie.

CHAPITRE V.

M. L'OFFICIER du palais a déjà dit dans le chapitre III, que Napoléon se disposant à traverser la Bérésina, « s'y » prépara comme pour une action désespérée. » Il dit ici : « En sortant de Borisoff, il crut partir pour un choc déses- » péré. » (Page 340 [240].) Nous avons déjà répondu à cette supposition, aux chapitres III et IV. Nous ne répéte- rons pas ce que nous avons dit à ce sujet.

L'auteur dit que « Napoléon repoussa comme une voie » honteuse, comme une lâche fuite, » la proposition qu'il assure lui avoir été faite, par le roi de Naples, de *sauver sa personne*. (Page 341 [241].) Il est d'abord douteux que le roi de Naples ait fait à l'empereur une telle proposition. M. de Ségur ajoute toutefois : « Il n'en voulut pas à Murat, » peut-être parce que ce prince lui avait donné lieu de » montrer sa fermeté, etc., etc. » (Page 342 [241].) Ce n'est pas la première fois que nous avons signalé cette déplorable disposition d'esprit, qui porte l'auteur à négliger la vérité, et même la vraisemblance, pour faire parade d'une connaissance du cœur humain, supérieur à tout autre, et pour dire ce qui n'a été remarqué par personne. Laroche foucauld, dans son livre des *Maximes*, a fait de l'intérêt personnel le mobile des actions des hommes. M. de Ségur va plus loin, il y ajoute un égoïsme farouche et une injustice toute gratuite. Dans sa présomption d'avoir seul deviné l'empereur, d'avoir surpris son secret caché au fond

de son cœur, il paraît se l'être représenté comme un être mystérieux, incompréhensible, hors de l'humanité, tel que le génie de lord Byron nous a peint Manfred. Napoléon montre un sentiment noble et généreux ; la réflexion de l'auteur le décolore. Napoléon devait naturellement savoir gré à Murat de l'intention ; mais cela serait trop vulgaire ! Selon M. de Ségur, il se contente de ne pas lui en vouloir, parce que sa vanité et son égoïsme y trouvent leur compte. Cette manie de torturer ainsi la pensée et les sentiments de son héros, est digne d'observation.

« L'empereur, impatient de prendre possession de l'au- » tre rive, la montre aux plus braves. L'aide-de-camp » français Jacqueminot et le comte lithuanien Predzieczki se » jetèrent les premiers dans le fleuve, etc. » (P. 344 [242].)

Le but constant de l'auteur est de faire croire que tout dans l'armée française se faisait sans ordre, et qu'au moment de passer le fleuve elle se croyait perdue ; il n'en était cependant pas ainsi. L'empereur n'avait pas besoin de *montrer la rive aux plus braves*, qui auraient été difficiles à distinguer sans faire injure aux autres. D'ailleurs, pour montrer de la bravoure, il faut qu'il y ait des dangers à courir, et le seul dans cette circonstance, était de passer une rivière qui charriait quelques glaçons. Napoléon donnait ses ordres, et depuis le maréchal jusqu'au soldat armé, tout le monde s'empressait de les exécuter. Un escadron (de la brigade Corbineau) dont chaque cavalier portait un fantasin en croupe, précédé par quelques tirailleurs, passa le premier. Il fut, peu de temps après, soutenu par une partie de la brigade, qui se forma en bataille sur la rive droite pour éloigner les cosaques, et rendre plus facile le travail du pont. L'empereur fit également passer à la nage un de ses officiers *, afin de reconnaître si le terrain, sur la rive opposée,

* M. Gourgaud.

permettait à l'artillerie de passer sans être obligé d'employer des fascines. En même temps, au moyen de trois radeaux, on transportait de l'infanterie sur l'autre bord, pour nettoyer les broussailles qui la couvraient, et en chasser les cosaques.

Napoléon avait ordonné la construction de trois ponts, deux par l'artillerie, un par le génie. Mais la rivière ayant été trouvée plus large qu'on ne l'avait présumé, le général Chasseloup, du génie, déclara ne pouvoir construire ce troisième pont, et remit au général Éblé les sapeurs, en même temps qu'il lui livra les chevalets qu'il avait construits. A une heure (le 26) le pont supérieur fut achevé; il était destiné pour l'infanterie. L'empereur fit aussitôt passer le corps d'Oudinot. La brigade de cavalerie Castex passa la première; elle fut suivie de la brigade d'infanterie Albert, puis du reste de la division Legrand et de tout le deuxième corps; ces troupes étaient pleines d'ardeur. Deux bouches à feu passèrent également sur ce pont. Le maréchal Oudinot fit prendre position à ses troupes sur la route de Borisoff, couvrant celle de Zembin.

Le second pont, éloigné du premier de cent toises, et qui était destiné pour les voitures, fut terminé à quatre heures; aussitôt l'artillerie du deuxième corps, celle de la garde, le grand parc * et celle des autres corps d'armée défilèrent successivement. Plusieurs fois, les chevalets de ce pont, s'enfonçant dans la vase de la rivière, causèrent des interruptions de passage, et exigèrent des réparations; mais les braves pontonniers, stimulés par la présence de l'empereur, et encouragés par le général Éblé et par leurs officiers (MM. Chapelle, Chapuis, Peyherimof, Zabern, Delarue, etc., etc.) **, surmontèrent tous les obstacles.

* Le grand parc sous les ordres du général Neigre était composé de trois cents voitures, dont cinquante pièces de canon.

** On regrette de ne pouvoir citer tous les officiers, sous-officiers et pon-

Plongés dans l'eau glacée jusqu'aux épaules, ils travaillèrent sans relâche à réparer et à entretenir les ponts : dévouement héroïque et presque au-dessus des forces de l'humanité! M. de Ségur aurait dû considérer qu'une armée, qui comptait de pareils soldats, ne pouvait être vaincue par les Russes.

Il dit que l'empereur, voyant ses troupes maîtresses du bord opposé, s'était écrié : « Voilà donc encore mon étoile! » (Page 344 [243].) Napoléon, dès l'instant qu'il avait pu faire mettre ses pièces en batterie, pouvait se regarder comme maître du bord opposé, puisque aucune batterie russe n'aurait pu résister à notre feu. Ce n'était point le passage, proprement dit, qui offrait des dangers, c'était le cas où le corps de Titchakoff se fût présenté avec vigueur pour nous empêcher de déboucher du pont, ou seulement eût détruit les ponts nombreux qui sont sur les marais de la route de Zembin. Or, les combats que nous avons soutenus depuis la Moskowa, ainsi que la charge brillante que le général Berkeim avait faite contre la division Lambert, du corps de Titchakoff, nous donnaient la conviction que nous ne pouvions être arrêtés par les Russes. L'empereur n'a donc pas pu dire : *Voilà encore mon étoile!* Où, d'ailleurs, l'auteur a-t-il entendu ce prince parler de *son étoile*? Si Napoléon y avait placé cette confiance, il se serait bien gardé de le proclamer si haut, et à chaque instant.

La réflexion qui suit, nous paraît renfermer une contradiction : « Car il croyait à la fatalité comme tous les » conquérans, ceux des hommes qui, ayant eu le plus à » compter avec la fortune, savent bien tout ce qu'ils lui » doivent, et qui, d'ailleurs, sans puissance intermédiaire

tonniers qui ont mérité d'être signalés à la reconnaissance de l'armée. Ces intrépides soldats, sans jactance, sans hésitation, sacrifièrent presque tous leur vie, mus seulement par l'honneur et par le sentiment de leur devoir.

» entre eux et le ciel, se sentent plus immédiatement sous
 » sa main. » (Page 344 [243].) Si les conquérans croient à
 la fatalité, ils sont superstitieux. S'ils reconnaissent devoir
 tout à la fortune ou au hasard, ils sont matérialistes. S'ils
 n'ont point d'intermédiaires entre eux et le ciel, ils doivent
 tout rapporter à la divinité. Or, ils ne peuvent être super-
 stitieux, matérialistes et éminemment religieux tout ensem-
 ble. Ainsi, dans tout le cours du livre, la contradiction passe
 alternativement des faits aux raisonnemens.

CHAPITRE VI.

« NAPOLÉON se plut à publier à haute voix les succès du
 » prince de Schwartzberg sur Sacken, en ajoutant que
 » Schwartzberg s'était aussitôt retourné sur Titchakoff,
 » et qu'il venait à notre secours. » (Page 345 [244].)

L'empereur pensait qu'aussitôt que Schwartzberg au-
 rait appris le mouvement de Titchakoff sur Minsk, il se hâ-
 terait de le suivre dans cette direction. Nous n'expliquerons
 pas la lenteur que montra alors ce général; les événemens
 postérieurs ont suffisamment mis à découvert les causes qui
 ont dirigé la conduite des Autrichiens dans cette circons-
 tance importante, dont les suites ont eu une si funeste in-
 fluence sur les malheurs de l'armée.

Le maréchal-des-logis du palais insinue que Titchakoff ne
 quitta le Bug que pour venir s'opposer à notre passage sur la
 Bérésina. C'est depuis les événemens, que l'on a supposé que
 son mouvement avait eu lieu dans cette intention. Le fait est
 que Titchakoff se porta sur Minsk et sur la Bérésina, pour
 chercher à se joindre à Wittgenstein. C'est pourquoi, après
 s'être emparé de Borisoff, il se hâta de faire passer la Béré-
 sina à la division Lambert, pour se porter à la rencontre de
 Wittgenstein. Mais cette division ayant été culbutée par la
 brigade Berkeim, du corps d'Oudinot, cet échec d'une part,
 et de l'autre, des avis de Wittgenstein et les ordres de Kulu-
 sof, que l'amiral reçut en ce moment, le décidèrent à des-
 cendre la Bérésina et à se rapprocher de la grande armée russe.

Dans tout ce chapitre, l'auteur paraît s'attacher à convaincre ses lecteurs, que c'est à l'hésitation des manœuvres de l'amiral Titchakoff, qu'est due la réussite du passage de la Bérésina par l'armée française. Sans chercher à attaquer ou à défendre les opérations militaires de ce général, nous nous bornerons à dire que, lors même qu'avec toutes ses forces il se fût trouvé en position vis-à-vis le point où l'empereur avait résolu de passer, le passage eût encore eu lieu; seulement les deux armées auraient eu à regretter la perte d'un grand nombre de soldats.

« Titchakoff pouvait, le lendemain 27, culbuter, avec » dix-huit mille hommes, les sept mille soldats d'Oudinot » et de Dombrowsky. » (Page 348 [246].)

Pour répondre à cette assertion, nous sommes forcés de répéter ce que nous avons déjà dit, que notre artillerie se montait à plus de deux cent cinquante bouches à feu bien approvisionnées. La rive droite domine de beaucoup la rive gauche de la Bérésina sur ce point où elle n'a que cinquante-quatre toises de largeur; notre mitraille eût balayé tous les abords de cette rivière, et les batteries ennemies eussent été obligées de se tenir hors de portée de notre feu, sous peine d'être détruites. Dès lors, l'ennemi n'eût pu gêner la construction des ponts; et, sous le feu de toute notre artillerie, l'armée se fût formée en bataille au delà de la rivière, pour, de là, marcher à l'ennemi, s'il avait voulu entreprendre une manœuvre semblable à celle que fit Vendôme, pour empêcher Eugène de déboucher de son pont de Cassano. Dans notre situation, ce n'eût été qu'une bataille ordinaire, dont toutes les chances de succès eussent été pour nous, puisque notre armée eût pu se déployer, et qu'indépendamment de la qualité de nos troupes, et de l'exaltation qu'elles puisaient dans les circonstances, nous nous serions trouvés supérieurs en nombre aux Russes. Ce n'eût pas été seulement contre *les sept*

mille soldats d'Oudinot que Titchakoff aurait eu à lutter, mais encore contre la garde impériale, les corps d'Eugène, de Ney, de Davoust, ce qui aurait présenté une masse de forces beaucoup plus considérable que celles de l'amiral.

Maintenant que les événemens sont loin de nous, il est peut-être à regretter que Titchakoff n'ait pas fait cette manœuvre. Car son armée eût été, suivant toutes les probabilités, détruite par la nôtre; et quelque grandes que nos pertes eussent pu être, il eût mieux valu pour nous périr en soldats victorieux, que de succomber, quelques jours plus tard, par le froid. Les pertes que nous avons éprouvées au passage de la Bérésina doivent être attribuées à la négligence apportée dans l'exécution des ordres que l'empereur avait donnés pour faire les préparatifs nécessaires au passage, tels que construction de chevalets, etc. On a vu plus haut, que le corps du maréchal Oudinot occupait le point de passage, deux jours avant l'arrivée de l'empereur, mais que le travail des chevalets avait été fait avec si peu de soin qu'il fallut le recommencer. Sans cette circonstance, le passage eût été effectué vingt-quatre heures plus tôt, et sans pertes.

CHAPITRE VII.

LE 26 novembre, le maréchal Victor rejoignit à Lochnitz la route qu'avait suivie l'armée venant de Moskou. Le général Partouneaux fut chargé avec sa division de former l'arrière-garde. Victor, avec ses deux autres divisions, occupa Borisoff. Le 27, à quatre heures du matin, ce maréchal se mit en marche pour gagner Studzianka, où il prit position de bonne heure. Le général Partouneaux le remplaça à Borisoff. Il eût été à désirer que M. de Ségur nous fit connaître quelle instruction le maréchal Victor laissa à ce général, et à quelle époque il devait quitter Borisoff. Il assure que Partouneaux « se préparait à en sortir quand » l'ordre lui vint d'y passer la nuit; que ce fut l'empereur « qui le lui envoya. » (Page 351 [248].) Ce fait est inexact; l'empereur n'envoya pas l'ordre à Partouneaux de passer la nuit à Borisoff. Ce général lui-même déclare que ce fut un officier qui le lui porta de la part du prince de Neufchâtel. Mais alors cet officier devait être chargé d'un ordre écrit; car ceux du major-général, portés par des officiers autres que ses aides-de-camp, l'étaient toujours. D'ailleurs, ce n'était point la marche ordinaire, et rien n'obligeait à la changer. Si Napoléon eût voulu que la division Partouneaux restât pendant la nuit du 27 au 28 dans Borisoff, il aurait chargé le prince de Neufchâtel de prescrire cette disposition au maréchal Victor; ou bien, s'il eût voulu directement donner cet ordre au général Partouneaux, il lui

aurait envoyé un de ses aides-de-camp ou un de ses officiers d'ordonnance; or, aucun ne reçut cette mission.

« Napoléon crut sans doute par-là fixer toute l'attention » des trois généraux russes sur Borisoff, et que Partouneaux, les retenant sur ce point, lui donnerait le temps » d'effectuer tout son passage. » (Page 351 [248].) Notre historien ne donne point les dates que nous venons de citer. S'il l'avait fait, le lecteur apercevrait de lui-même le peu de fondement du prétendu motif du séjour de Partouneaux à Borisoff. Dans la journée du 26, dans la nuit qui suivit, et dans la journée du 27, presque toute l'armée française avait passé la Bérésina, à l'exception du corps de Victor. L'occupation de Borisoff, pendant la nuit du 27 au 28, par le général Partouneaux, était donc non-seulement inutile, mais elle n'eût servi qu'à compromettre la retraite de sa division. Car, ainsi que nous venons de le dire, cette division se retirant le 27, tout l'effet qu'on devait attendre de la présence des troupes françaises à Borisoff, était produit.

« Une foule de traîneurs, en refluant sur Partouneaux, » lui apprirent qu'il était séparé du reste de l'armée » (page 352 [248]); ce qui le décida à quitter cette ville pour rejoindre son corps. L'ennemi lui barre la route; Partouneaux l'attaque, il est repoussé. Il refuse de se rendre; « il veut tenter un dernier effort, et s'ouvrir vers les » ponts de Studzianka une route sanglante; mais ces hommes, naguères si braves, alors dégradés par la misère, » brisèrent lâchement leurs armes. » (Page 353 [249].)

Le général Partouneaux devait espérer de contraindre le corps qui lui était opposé, à lui livrer passage; car, ce corps se trouvait lui-même entre deux feux. Il est probable qu'il aurait réussi dans cette attaque, s'il l'avait faite avec toute sa division réunie. Il paraît qu'un faux rapport lui fit croire que l'armée française avait passé les ponts et les avait brûlés; ce qui détruisit ses espérances. Il n'est pas

vrai que *ses soldats aient lâchement brisé leurs armes*, ainsi que le prouve une lettre de ce général, dans laquelle il fait, au contraire, le plus grand éloge de ses soldats. Cette lettre est entre nos mains.

« Il se jugea abandonné, livré. » (Page 353 [250].) Le général Partouneaux, croyant les ponts brûlés, a pu se considérer comme *abandonné* à ses propres forces; mais certainement il n'a jamais pu croire que le maréchal Victor ait voulu le *livrer* aux ennemis, et nous ne craignons pas d'être démenti par ce général, en affirmant qu'il n'a jamais cru être *livré*.... Dans la position critique où il s'est trouvé, peut-être aurait-il pu prendre un meilleur parti pour en sortir. Nous ne nous permettrons aucune réflexion à ce sujet, convaincu qu'en faisant ce qu'il a fait, il a cru faire pour le mieux.

« De toute cette division un seul bataillon échappa. On » rapporte que son commandant, se tournant vers les siens, » leur déclara qu'ils eussent à suivre tous ses mouvemens, » et que le premier qui parlerait de se rendre, il le tue- » rait.... Alors, il abandonne la funeste route; il se glisse » jusque sur les bords du fleuve, se plie à tous ses contours, » et, protégé par le combat de ses compagnons moins heu- » reux, par l'obscurité, par les difficultés même du ter- » rain, il s'écoule en silence, échappe à l'ennemi, et » vient confirmer à Victor la perte de Partouneaux. » (Page 355 [250].)

Ce récit est inexact. Ce bataillon était du cinquante-cinquième régiment, et avait pour commandant M. Joyeux. Il avait été chargé de détruire les ponts sur la Ska, et de faire l'extrême arrière-garde depuis Borisoff. En sortant de cette ville, il prit la route de gauche que l'armée avait suivie, et sur laquelle marchaient encore des fourgons et des bagages, et arriva sans obstacle à Studzianka, menant avec lui une pièce de canon et son caisson. L'empereur,

impatient de voir la division Partouneaux se réunir aux deux autres divisions du maréchal Victor, pour couvrir Studzianka, envoya un de ses officiers * d'ordonnance à sa rencontre. Cet officier trouva sur la route le bataillon du cinquante-cinquième. Il s'informa si la division Partouneaux était loin : « Comment, la division Partouneaux ! reprit le » commandant du bataillon; elle me précède; je fais son » arrière-garde. » L'officier d'ordonnance s'étant bien convaincu qu'il n'y avait plus que des Russes derrière, revint porter à l'empereur cette funeste nouvelle. Ce prince parut très-étonné de cette circonstance, qu'il ne put s'expliquer. La perte de la division Partouneaux l'affecta et dut l'affecter vivement, puisque, depuis le commencement de la campagne, c'était le seul corps organisé qui fût tombé au pouvoir de l'ennemi. Mais il est faux que le mot *défection* soit sorti de sa bouche. A cette époque ce mot n'était pas connu dans l'armée française. Une nouvelle preuve que Napoléon ne considéra jamais le malheur de la division Partouneaux comme *une défection*, c'est qu'en 1813, il nomma trois enfans de ce général à des places dans des lycées.

* M. Gourgaud.